

De l'insécurité culturelle: traduction et acculturation / Gisèle Riachi. — Extrait de : Revue des lettres et de traduction. — N° 13 (2008), pp. 33-49.

I. Acculturation. II. Traductions — Histoire et critique. III. Communication et culture.

PER L1037 / FL232767P

DE L'INSÉCURITÉ CULTURELLE: TRADUCTION ET ACCULTURATION

Gisèle RIACHI
Université Saint-Esprit de Kaslik

Depuis la haute Antiquité, l'être humain, qui est un être social par nature, éprouve un besoin ardent de s'ouvrir à l'autre, de communiquer avec lui et de franchir les cloisons étanches qui perturbent son accès aux richesses de toutes les civilisations humaines. Cette tendance à la connaissance de l'autre n'a cessé de se développer et de se nourrir au cours de l'histoire grâce à la multiplication des moyens de communication et à l'élargissement des horizons culturels par le biais de la traduction. En plus, l'internationalisation des relations de toute nature entre les peuples et l'uniformisation des modes de vie ont conduit à la création d'un espace culturel commun.

A la veille du troisième millénaire, le pluralisme culturel tend à devenir une culture pluraliste avec l'établissement du Nouvel Ordre Mondial. Il n'est plus de place pour des îlots culturels dans un espace étendu et ouvert que constitue la Terre. Dans ce climat d'ouverture et avec cette aspiration à la tolérance, la traduction se révèle être une nécessité pour la découverte d'autrui et le respect de son altérité. Autrui, c'est d'abord l'autre, à la fois le même que moi et différent de moi. Si autrui ne peut se poser comme objet de connaissance pour moi, comment penser alors mon rapport à lui?

La traduction est un acte de foi en une universalité, en l'existence d'un langage de l'identité humaine malgré les diversités irréductibles entre les langues et les individus. Tout homme est capable de comprendre ce que l'autre a voulu dire. La traduction est également une tentative d'accueillir l'autre sans l'assimiler. Avant de se lancer dans l'aventure de la traduction, il y a l'histoire de la découverte, de l'exploration des profondeurs de l'autre langue et de l'autre culture au point de la ressentir familière dans son étrangeté même. S'imprégner d'une langue dépasse l'apprentissage

de termes, d'expressions et de règles grammaticales pour viser l'esprit même de la langue.

Dans chaque opération de traduction, le traducteur se trouve confronté à un autre système de pensée même s'il croit en l'existence d'un fonds commun partagé par toutes les langues qui, du fait du patrimoine culturel qu'elles véhiculent, apporte au langage et à la pensée humaine une richesse particulière. Ainsi le langage est-il une interprétation d'une identité générale à travers laquelle nous accédons à l'universalité de la culture. Traduire est donc tout autre chose que passer d'un code linguistique à l'autre.

Par ailleurs, l'enthousiasme pour une langue particulière crée en nous ce désir de traduire, de transmettre la pensée de l'autre, de soutenir cette tendance universaliste: la production intellectuelle de chacun intéresse toute l'humanité. Traduire c'est d'abord admettre l'originalité de l'autre, sa différence, sa distinction et sa singularité irréductible. Le succès qu'ont remporté certaines œuvres traduites a contribué à les intégrer dans le patrimoine littéraire des pays destinataires à tel point qu'elles en font désormais partie. Nombreux sont les auteurs arabes qui ont exprimé leur amour pour la littérature française et ont pris Paris pour leur capitale culturelle. Dans cette mentalité d'ouverture, le terme francisation ne peut avoir une connotation négative de subordination à l'hégémonie intellectuelle et morale de la France. La francophilie entre dans le cadre d'une louable et généreuse ouverture sur l'autre et non d'une stigmatisation d'un complexe d'infériorité vis-à-vis de l'Autre.

De plus, l'importation d'œuvres étrangères et leur assimilation linguistique et culturelle contribue à l'évolution du polysystème littéraire national. L'ethnocentrisme culturel engendre un rejet conscient de l'acte de traduire et de l'ouverture à l'Autre, tellement on est chauvinement attaché aux ouvrages autochtones. Le découpage malheureux des littératures par nation ou langue et le refus du principe de l'universalité de la pensée humaine est un signe de fanatisme aveugle et non d'un patriotisme ou d'un nationalisme louable. Il est parfois possible que la traduction d'une œuvre littéraire étrangère ait sur les membres de la culture réceptrice un impact beaucoup plus grand que sur le lecteur de l'œuvre originale.

Il semble nécessaire, avant d'aborder l'étude traductologique du transfert culturel, de définir brièvement les deux termes « culture » et

« sécurité » et de s'attarder sur le processus d'acculturation qui mérite d'être précisé.

De la culture

La culture telle qu'elle a été définie par les ethnologues anglo-saxons du vingtième siècle est un corpus d'habitudes vestimentaires et alimentaires, un ensemble de politesses sociales, de salutations, de cérémonies marquant des moments particuliers tels les naissances, les funérailles, les mariages, les fêtes religieuses ou nationales et les rites et traditions liés aux fêtes et saisons, auxquels on ajoute les systèmes de parenté, la hiérarchie du groupe en fonction des classes sociales, des propriétés, du pouvoir, de l'appartenance politique, ethnique ou religieuse. C'est la façon d'occuper le sol, d'organiser le territoire et les architectures et de découper le temps (rythmes quotidiens, horaires des repas, composition des mets,...) « *C'est tout un système de représentations du monde, une relation instaurée entre l'homme, la nature, le cosmos, l'ici et maintenant et l'au-delà, c'est-à-dire le sacré, qui s'est mise en place au gré de l'histoire* ». (Sévry, 1998:135)

De l'acculturation

"En psychologie sociale et en sociologie, l'acculturation est l'ensemble des processus d'assimilation d'une culture par un individu ou par un groupe; c'est un des aspects de la socialisation".

"En anthropologie, l'acculturation désigne des mécanismes d'interaction par lesquels certains traits culturels sont transmis d'un groupe social à un autre" (www.webencyclo.com). C'est l'ensemble des changements subséquents résultant du contact direct ou indirect entre les groupes d'individus de cultures différentes.

Proposé en 1880 par des anthropologues américains, le terme acculturation a migré dans d'autres disciplines et a reçu des acceptions diverses. Il est en même temps un facteur d'identification et de différenciation, de rapprochement et de distanciation. Pris dans le sens d'enculturation ou de socialisation, l'acculturation, selon la définition du Mémorandum du Social Science Research Council est « *l'ensemble des phénomènes*

résultant du contact direct et continu entre des groupes d'individus de cultures différentes avec des changements subséquents dans les types de cultures originaux de l'un ou des autres groupes ». Les cultures ne sont ni isolées ni statiques, elles s'interpénètrent et se développent constamment pour créer des espaces de plus en plus ouverts.

La transformation des sociétés fermées en sociétés ouvertes vise l'épanouissement de la vie humaine sous ses formes multiples ainsi que la démocratisation de la culture. Ce métissage culturel favorise pour ainsi dire l'élaboration d'une pédagogie interculturelle dont le but est d'assurer un cadre d'analyse des concepts loin des explications chauvines, irrationnelles et obscurantistes. Atteindre cet objectif c'est réaffirmer que la diversité ne justifie pas la marginalisation du fait qu'elle se trouve enracinée dans l'égalité. Une véritable culture démocratique ne rejette aucune identité mais au contraire favorise et renforce les bases de relations mutuelles entre les différentes communautés religieuses, ethniques, linguistiques ou culturelles et surtout entre les groupes minoritaires et majoritaires.

Transposé sur le plan linguistique on désigne du nom d'acculturation *"tous les phénomènes socio-culturels qui relèvent de l'acquisition, du maintien ou de la modification d'une culture, en particulier l'adaptation d'un individu ou d'un groupe social à un nouveau contexte socio-culturel ou sociolinguistique"* (Dubois, 1994: 6). L'étude du terme "acculturation" prend en considération la valeur affective et identitaire attribuée à la culture dite "d'origine", met en garde contre "la dominance" totale de certains groupes culturels sur d'autres, braque le phare sur les rapports de pouvoir et les échelles de prestige sur lesquelles les groupes se positionnent dans des contextes socio-linguistiques donnés. *"Lorsque deux langues sont en contact, il n'y a pas que des emprunts qui se produisent. Une inévitable collision (absorption) se produit"* (El-Qasem, 1995: 35). En fait, la différence géo-historique entre deux civilisations en contact et ayant des valeurs culturelles hétérogènes crée une sorte de collision entre la culture d'accueil et la culture dominante. L'acculturation ne signifie pas l'aliénation culturelle, la perte de l'identité propre ni le refoulement de l'origine, de l'histoire et de la culture par l'intériorisation du monde de l'autre. Au contraire, l'acculturation implique à la fois une confrontation et une coopération qui garantissent la survie de la culture et son développement par le refus d'un monolithisme culturel:

on ne s'ouvre à la culture des autres qu'à partir de sa propre culture. Cette dernière peut facilement intégrer les valeurs de modernité sans qu'elle perde sa propre identité "*c'est dans cette tension dynamique entre l'ouverture à l'autre et le retour à soi que réside le secret de la véritable acculturation qui, en ultime instance, est la tentative d'intégration de tout l'humain, dans l'étendue de son universalité et la richesse de sa particularité*". (Abou, 1986: 44). Ainsi la notion d'acculturation exclut-elle l'idée de la colonisation, de l'invasion culturelle et de la déculturation et se fonde sur le principe du libre échange des expériences humaines. Nul ne doute que l'éloignement géographique et historique des cultures passe pour un facteur négatif qui rend difficile l'acculturation mais la difficulté n'implique pas une impossibilité.

Loin de sombrer dans des définitions psychologique, sociologique et anthropologique du phénomène de l'acculturation, cet article vise à aborder ce terme sous l'angle particulier de la rencontre des cultures par le biais de la traduction. Il s'intéresse tout particulièrement à la relation entre l'usage langagier et l'identité culturelle.

La traduction, telle qu'elle est définie par la théorie interprétative/adaptative, est un acte de communication, un transfert culturel qui compense le différentiel « de vision du monde » entre deux communautés appartenant à des cultures différentes.

Tous les mots sont chargés de valeurs affectives et culturelles, ainsi la traduction implique-t-elle le passage d'un cadre culturel à un autre. Toute traduction suppose un processus d'acculturation pour qu'elle soit accessible aux lecteurs des textes traduits et qu'elle ne mène pas à la production de copies dénuées de vie et de respiration. Autrement désignée par "adéquation culturelle", l'adaptation de la traduction à la culture d'arrivée suppose une connaissance des moyens qu'offre cette dernière pour exprimer une idée ou une réalité et pour pouvoir intégrer l'œuvre étrangère au contexte d'arrivée. Nous savons qu'à chaque culture correspondent des valeurs culturelles qui s'enracinent dans une géographie et une histoire qui leur sont propres. Cela dit, le traducteur doit s'imprégner de la culture d'accueil, tenir compte de ses dimensions socio-culturelles et de celles de la mémoire des mots "*qui s'étendent, aux mesures des dimensions d'une langue, d'une civilisation et d'une*

vision en perpétuel mouvement conditionné par des mobiles internes et d'autres externes résultant du choc et de la rencontre avec d'autres langues, civilisations, cultures et visions du monde" (Noujaim, 1998: 32). Le traducteur doit être non seulement bilingue mais biculturel. Il est appelé à renouveler constamment son bagage culturel et ses connaissances sur les contextes culturels dans lesquels il exerce son métier.

L'une des difficultés de la traduction naît de ce passage d'une culture à une autre, chacune ayant son propre mode de vie, ses propres traditions et coutumes, ses propres expressions, ses métaphores et des allusions à son patrimoine historique et à sa tradition nationale, religieuse, folklorique, sociale et même à des données géographiques et climatiques. Tous les points de divergence entre les civilisations doivent être pris en considération pour que le texte dans la langue d'arrivée ne sente pas la traduction: l'objet de la traduction est le vouloir-dire qui est ré-exprimé par un dire adapté à la culture d'accueil.

De la sécurité

Selon la définition du dictionnaire Larousse, la sécurité est « *la situation dans laquelle quelqu'un, quelque chose n'est exposé à aucun danger, à aucun risque d'agression physique, d'accident, de vol, de détérioration. C'est également la situation de quelqu'un qui se sent à l'abri du danger, qui est rassuré* ». (1996: 926). La sécurité se caractérise donc par l'absence du danger.

L'objectif de cet article est d'aborder la question de l'insécurité culturelle sous l'angle de la rencontre des cultures. Elle pourrait se résumer à une remise en cause de l'intégrité culturelle d'une personne ou d'un groupe. L'insécurité culturelle est renforcée par la mondialisation de la culture occidentale qui se caractérise par l'expansion accélérée des technologies de communication et l'effervescence de la production intellectuelle, conjuguée à une crise dans les pays qui connaissent une stagnation et même un recul dans plusieurs domaines interreliés. Les exemples ne manquent pas: la production littéraire, la mise à jour terminologique, la création de fonds bibliothécaires, la mise en place d'un système éducatif moderne et efficace, notamment.

Étudiée dans une perspective traductologique, l'insécurité culturelle peut avoir deux acceptions: la première s'inscrit dans le cadre des rapports de pouvoir entre la culture dominante et la culture minoritaire et la deuxième est en corrélation avec un problème traductologique majeur qu'est la transcodabilité de la culture, le point commun entre les deux étant le sentiment de peur. D'une part, la peur s'exprime par la crainte d'être marginalisé et assimilé au nom de l'intégration. Ce sentiment d'insécurité renforce chez le groupe minoritaire une tendance à l'isolement et à la formation de cantons culturels comme moyen de protection contre l'absorption par le groupe majoritaire et dominant. D'autre part, la peur est ressentie par le traducteur qui craint la trahison. Ce sentiment est déclenché par l'incapacité de ce dernier à traduire toutes les spécificités culturelles d'une langue à cause de la différence de visions du monde et de l'éloignement géographique, historique et socio-culturel entre les deux langues en contact. Ce sentiment d'insécurité se dissipe si le traducteur réussit à répondre aux questions suivantes:

- Faut-il parler de l'intraduisibilité de la culture ou plutôt de son intranscodabilité?
- La fidélité porte-t-elle sur la réception de la traduction ou sur le respect de la forme du texte original? L'adaptation du texte à la culture d'accueil, l'attachement au texte de départ et le respect de la destination de sa traduction, des connotations culturelles et socio-politiques ne sont-ils pas les garants d'un sentiment de sécurité? Le sentiment d'insécurité, du fait qu'il s'agit d'un sentiment et non d'un travail de la raison, n'est-il pas subjectif, difficile à délimiter et ensuite à supprimer complètement?

L'adaptation à la culture d'accueil

La diffusion des cultures et des langues est plus malaisée que celle des connaissances techniques et scientifiques qui, du fait de leur objectivité, sont moins liées à l'évolution des mentalités. Tout texte littéraire, selon Even Zohar (1978), est le produit de tout un héritage et de tout un tissu culturel dont il porte la marque. Ainsi toute opération traduisante comprend une phase de décontextualisation et engage un processus d'acculturation. La démonstration de cette théorie est aisée avec deux langues aussi distantes

que l'arabe et le français surtout que les deux ne partagent pas les mêmes références littéraires et culturelles. En passant d'un idiome à un autre, le texte tombe sous la dépendance de la langue étrangère. L'unité sens-son sera brisé et un autre amalgame sera créé pour être conforme avec le nouveau mode d'expression. La complexité de l'œuvre littéraire intensifie la créativité du traducteur qui doit proposer des moyens efficaces propres à la langue cible comme équivalents à certaines structures linguistiques dont le transcodage est une chose impossible. Aussi différentes que soient les cultures, il est du devoir du traducteur de transmettre l'intégralité du message et de rendre toutes les allusions et ce en fonction de la destination du texte d'arrivée. Une telle mission requiert une connaissance approfondie des langues et une imprégnation des cultures véhiculées par les langues.

Il arrive que le même vouloir-dire soit exprimé de deux façons différentes et ce, selon l'usage métaphorique qui est propre à chaque langue. Le sens est universel mais le dire est relatif. En arabe, par exemple, on fait allusion à la beauté en disant « beau comme la lune » alors qu'en français on exprime la même "intention de signification" par une métaphore tout à fait différente: "beau comme un dieu". En arabe, la lune renvoie à la beauté, à la pureté et en français à la pâleur. En outre, la désignation en traduction littéraire compte moins que la fonction métaphorique. L'analogie entre les structures et les vocables de deux langues ne signifie pas qu'il y ait nécessairement équivalence de sens ou d'emploi. En arabe, par exemple, la lune est non seulement une planète, mais aussi le symbole de la beauté, d'inspiration poétique, de nostalgie, d'amour. Cela dit, le strict respect des concordances linguistiques risque de détruire l'aspect stylistique du texte littéraire et l'effet qu'il est censé produire sur le lecteur. Le maintien de cet effet prend le pas sur la restitution du contenu informatif lors du passage d'une langue à une autre. Le traducteur est parfois amené, dans des contextes connotativement particuliers, à opter non pour des correspondants exacts en langues mais pour des équivalents dont la charge connotative correspond bien à la situation ou bien à la culture d'accueil.

Pour respecter les règles et les normes esthétiques de la production d'une traduction littéraire réussie, une connaissance approfondie du polysystème littéraire de départ et d'arrivée est exigée de la part du traducteur qui, de par son rôle de récrivain ou de co-auteur, est amené à modifier les normes esthétiques de l'œuvre de départ pour l'adapter au

contexte littéraire d'arrivée. Les deux termes "traduction" et "recréation" vont de pair. Toute traduction littérale ne peut que générer de pâles copies dénuées de vie et de créativité.

Cependant, tout abus de créativité peut engendrer une occultation de la parole de l'autre, une transgression de ses propres biens, une méconnaissance du créateur de l'œuvre. Comme le texte littéraire est ambigu par nature et émane d'un regard personnel sur le monde, il est du devoir du traducteur d'interpréter subjectivement le texte, de décrypter les procédés stylistiques spécifiques au genre littéraire et enfin de se lancer dans une opération complexe qui joint le rationnel à l'affectif, le linguistique au littéraire, l'intelligence à la sensibilité.

La subjectivité du traducteur est une forme de liberté, et l'excès de liberté est un signe de trahison. L'idéal en traduction est de produire un discours cohérent et intelligible, présenter un énoncé qui rend fidèlement toutes les significations d'un autre énoncé, la liberté apparaissant au niveau du style du traducteur, de ses rythmes, de sa prosodie, de ses images et surtout de son lexique. Ce qui doit réapparaître dans la langue d'arrivée est le signifié, le sens de l'énoncé et non pas la forme sauf si les deux langues ont recours aux mêmes moyens d'expression, aux mêmes figures pour décrire une même réalité.

Conserver l'exotisme de l'œuvre signifie le maintien de l'ambiance globale du texte original, de son esprit, et de la couleur de la culture qu'il véhicule. Il est connu que les modifications que le traducteur opère dans le texte d'arrivée expriment sa volonté d'ancrer sa traduction dans une réalité typiquement arabe ou française en s'écartant du modèle culturel de départ. Le traducteur oriente délibérément les allusions vers un univers qui soit plus familier à ses lecteurs. Face à cette réalité plusieurs questions se posent: le traducteur transgresse-t-il ces normes du système de départ en réécrivant le texte dans le système d'arrivée? Sauvegarde-t-il la plurivocalité de l'œuvre et ses caractéristiques sociolinguistiques? Modifie-t-il la nature de l'œuvre littéraire?

Le problème en traduction ne se pose pas au niveau des mots ou des micro-unités lexicales. Le défi du traducteur n'est pas de décoder des éléments sémiotiques mais de saisir les signes littéraires complexes et connotés, de comprendre le non-dit, de lire entre les lignes, de dégager

le vouloir-dire à partir du dire pour le réexprimer avec des constructions esthétiques parfois radicalement différentes du texte original mais compatibles avec la vision du monde qu'il a et qu'ont les récepteurs de la traduction. En traduisant des mots, on est irrémédiablement ramené dans une vague circulation interlinguistique, où le culturel est écrasé. La différence culturelle existant entre deux systèmes linguistiques différents fait qu'il n'y a pas des correspondants exacts, non seulement au niveau des éléments du standard langagier mais également au niveau des éléments prosodiques, visuels, typographiques, rhétoriques, extralinguistiques et intertextuels. On parle ici de l'intranscodabilité de ces éléments et non de leur intraduisibilité car selon Jakobson, l'existence d'un texte nouveau dans la culture d'accueil impose et justifie "scientifiquement" la traduisibilité de toute production humaine.

Les Trois Petits cochons

L'objectif de cet article consiste à mettre en œuvre certaines stratégies traductologiques capables de combler les fossés culturels créés par l'intranscodabilité de certaines images ou notions n'ayant pas d'équivalents dans la culture réceptrice, de rétrécir l'écart entre deux espaces hétérogènes et de réduire les déformations éventuelles pouvant résulter des modifications ou distorsions que subit le fait culturel lors de sa transplantation dans une culture étrangère. En plus de l'adaptation, nous envisageons d'étudier en parallèle la réception de la traduction dans la culture d'accueil, fort dissemblable et peu compatible avec la culture de départ. L'adaptation et la réception sont étudiées sous plusieurs angles: la dissemblance des référents, l'intertextualité, le problème de l'explicitation, l'allusion à la culture sous ses différents aspects, l'explicite culturel.

En fait, la version originale de cette histoire est anglaise, mais il existe également des versions adaptées dans d'autres cultures. En Italie, par exemple, les cochons sont remplacés par des oisons alors que chez les Hongrois on ne parlait pas de trois cochons mais d'un seul contre dix loups. Comme cette histoire fait également partie de la littérature orale, plusieurs versions ont été transmises d'une génération à une autre au sein d'une même culture. Le message à transmettre est le suivant: mettre en

garde contre le danger que représente le grand méchant loup. Le message et l'impact émotif sont toujours les mêmes mais les personnages et le déroulement des actions varient selon les textes et les cultures.

Malgré la diversité des versions le but du conte est toujours le même. Il s'agit d'initier l'enfant aux concepts suivants: le dégagement du message et les stéréotypes. Certains de ces stéréotypes sont entrés dans l'usage courant de la langue et sont devenus des expressions figées.

Traduit dans la culture arabe, majoritairement musulmane, où cet animal est jugé malpropre, maléfique et en conséquence est explicitement prohibé: "*Vous sont interdits la bête trouvée morte, le sang, la chair de porc, ce sur quoi on a invoqué un autre nom que celui d'Allah, la bête étouffée,...*" (Sourate 5 - La table servie, verset 3), le cochon doit être impérativement remplacé par un autre animal qui ait presque les mêmes caractéristiques du petit cochon. Il s'agit de choisir un petit animal, pacifique et gentil. Les traducteurs-adaptateurs arabes de la plupart des versions éditées optent pour des chevreaux blancs dont le nombre varient entre 3 et 7, selon les versions. L'agneau, ayant les caractéristiques précitées, peut également « postuler » pour le rôle de personnage principal. Ainsi l'essentiel de la signification est-elle maintenue, la charge affective, l'au-delà des mots sont-ils sauvegardés. Cette forme d'adaptation porte surtout sur les œuvres littéraires, les récits, les poèmes, en d'autres termes tout énoncé qui véhicule des idéologies politiques, religieuses, civilisationnelles, et ethniques et non des études et des rapports mentionnant cet animal. Dans ce cas-là le cochon a un référent concret et doit être traduit par correspondance de mots et non par équivalence de sens. Dans cette perspective, la création d'un effet qui soit en mesure de susciter une réaction affective devient une priorité. Cette réaction témoigne de la réussite de la traduction tellement elle est analogue à l'émotion esthétique engendrée par le contact avec le texte original.

Si le cochon est maintenu dans le texte arabe, le public risque de ne pas vibrer, de ne pas sympathiser avec le personnage principal du conte pour des raisons purement religieuses. Ces aménagements ont pour but d'induire chez le lecteur une compréhension mais également une émotion. La substitution de l'animal, objet principal du conte, est une nécessité dans ce cas-là pour pouvoir rendre le climat général. Dans la culture

musulmane, le cochon, fort désagréable, a une valeur tout à fait différente de celle qu'on lui attribue normalement dans l'histoire des Trois petits cochons. L'interdiction catégorique de la consommation du porc puise son origine dans l'interprétation des caractéristiques attribuées au cochon dans la culture musulmane: le cochon est sale, impur, paresseux, et violent. Il déteste les rayons de soleil, mange abats et charognes. Plus il vieillit, plus il est fainéant. Il mange tout et n'importe quoi, y compris ses propres excréments et autres ordures. Il s'accouple avec tous les porcs qui l'entourent y compris sa propre mère. Il mange, dort, préfère vivre dans les endroits les plus répugnants. Sa viande n'est pas un aliment sain pour l'homme. Sa consommation, comme l'a établi la recherche scientifique moderne, peut-être à la base de plusieurs maladies du fait qu'elle contient le plus de germes infectieux. Beaucoup de ces germes sont contagieux, d'autres sont mortels comme par exemple le ver solitaire du porc également appelé la trichine.

Cela dit, si le cochon est maintenu dans le texte d'arrivée, même si le récepteur de ce dernier est prêt à déployer un effort intellectuel pour comprendre la visée du texte, il demeure incapable de faire un effort affectif, de réagir positivement tant l'idée de la répugnance de cet animal est ancrée dans son esprit. Les modifications que le traducteur apporte au texte qu'il traduit ont un but précis et clair: faire passer le message et l'émotion. Intégrer le texte à la culture d'accueil ne signifie pas le dénaturer et lui ôter son étrangeté. Ainsi peut-on dire que les modifications intentionnellement introduites sont en fonction de la nature du texte et que la marge de manœuvre varie selon les cas. Ici, il s'agit d'un exemple type d'adaptation à un contexte socio-culturel, notamment religieux, différent exigeant une modification du titre, des personnages principaux du texte, et faisant intervenir une nouvelle mosaïque de références inséparables de croyances religieuses, sociales et morales afin de ne pas heurter la sensibilité du public récepteur. Le traducteur bannit certains éléments de la culture-source ou plutôt les manipule de façon à ce qu'ils soient adaptés au climat culturel d'accueil. « *Bien traduire, c'est acclimater un corps extérieur à son nouvel environnement pour le donner à percevoir comme familier. La fidélité à l'original s'accomplit, d'une certaine façon, dans son altération radicale* ». (Lessay, 1998: 56).

Les marges de manœuvre du traducteur et le rôle actif du lecteur

Toujours dans la même perspective, le traducteur se trouve parfois dans l'obligation de métamorphoser un texte, de le recréer. Dans un texte littéraire, l'essentiel n'est pas de maintenir le contenu sémantique mais les grands thèmes de nature non linguistique qui structurent et marquent le texte. Un passage ironique doit être traduit par un autre de même nature même si le contenu sémantique n'est pas le même "*La traduction ne peut faire abstraction du destinataire. Un texte a été écrit en fonction d'un public donné. Lorsqu'il est traduit, il se trouve décontextualisé, c'est-à-dire coupé du milieu qui l'a vu naître et projeté vers de nouveaux lecteurs pour lesquels il n'a pas été initialement conçu et dont les besoins doivent aussi être pris en compte*". (Israël, 1990: 39). Au cas où le traducteur ne réussit pas à le faire, il compense l'effet ailleurs, dans le même texte. La réaction du lecteur de la traduction vis-à-vis de l'aspect esthétique de l'œuvre doit alors être similaire à ce qu'éprouve le lecteur de l'original.

Par ailleurs, supposons que le traducteur est confronté à un texte traitant des coutumes et croyances des Hindous. Remplacera-t-il la vache sacrée par un animal qui soit sacré dans une autre culture? Certainement pas. Il appartient au traducteur, dans ce cas-là, de pousser le lecteur à faire un effort intellectuel et affectif à la fois pour comprendre et apprendre et ce, en ajoutant des explications sous forme de phrase intercalée, d'une proposition relative ou d'une traduction explicative, les notes de bas de pages étant déconseillées du fait qu'elles font obstacle à la fluidité de la lecture. Plusieurs traductologues tels Christine Durieux et Fortunato Israël considèrent que le recours du traducteur à des notes de bas de page est un aveu d'impuissance. Pour éviter la rupture de la lisibilité du texte et son anthropologisation par un abus de notes explicatives, le traducteur peut regrouper les annotations en fin de volume. Cette méthode demeure la plus pratique et la moins encombrante pour les deux types de lecteurs: ceux qui se contentent d'une lecture superficielle et ceux qui font une étude approfondie de l'œuvre. Maurice Gravier appuie cette thèse mais il exprime ses réserves quant aux notes de bas de pages qu'il trouve parfois nécessaires et utiles. Citons à titre d'exemple la nature d'une fonction, un surnom, un titre, la définition de ces termes devant être brève.

Pour ce qui est de l'effort du lecteur, les modifications apportées par la traduction à un texte original risquent de devenir une forme de gommage ou de déformation de la culture-source et de sous-estimation des capacités du lecteur à comprendre la pensée de l'autre. L'éradication des traces de la culture d'origine prive le lecteur de cette sensation d'exotisme. Cette conception de la traduction pousse le récepteur de la traduction à voir le monde à partir de son entourage qui, bien qu'il soit géographiquement assez étendu, demeure très étroit du fait qu'il est fermé et qu'il a des valeurs riches mais hélas limitées. Tout processus de traduction implique la participation de trois acteurs: l'auteur, le traducteur, et le lecteur. Les deux premiers s'étant acquittés de leurs tâches, le dernier doit déployer un effort pour comprendre. Il s'agit bien d'un effort d'interprétation. Dans cette même perspective se pose également le problème de l'authenticité des idées de l'auteur. Ce qui est à craindre, c'est que dans l'adaptation du texte à une culture déterminée, nous ne cherchions à satisfaire l'idéologie de la culture-cible parce qu'elle est soit politiquement dominante soit soumise à des contraintes religieuses. En résumé, le transfert du patrimoine culturel d'un espace à un autre renforce chez le public récepteur les représentations stéréotypées de la culture de départ et le pousse à se former une image de l'autre d'après son système de valeurs. Cependant une question se pose: Comment faut-il traduire quand la distance interculturelle est grande? Comment traiter les xénismes?

Le traducteur joue le rôle d'arbitre. Le dernier mot revient à sa subjectivité et son interprétation. C'est à lui de décider du caractère essentiel d'une certaine spécificité culturelle. Le traducteur a à choisir entre trois procédés: la dissimulation, la transparence et la suppression. Soit il considère que le référent de la spécificité doit être sauvegardé dans la langue-cible du fait qu'il confère une saveur particulière, une couleur locale au texte, il l'emprunte alors et l'insère dans son texte, soit il le supprime, soit il le traduit par dissimulation. L'emprunt d'un xénisme pourrait dans certains cas être considéré comme un emprunt de nécessité et non comme un emprunt de luxe révélateur d'un désir de se démarquer de l'usage courant car la langue d'accueil semble impuissante à trouver un équivalent à ce terme. Le maintien du xénisme n'est qu'une option et non un absolu. C'est un choix que l'on peut défendre dans le cadre d'une

option de préservation de la couleur locale. Jean René Ladmiral avance des exemples pour illustrer les notions d'assimilation et de dissimilation liées au choix du traducteur quant à la traduction du terme "pancake". Selon Ladmiral, il faut appliquer le théorème de la dichotomie. Un(e) pancake américain (e) n'est pas une crêpe bretonne et moins encore une "galette" au sarasin. Le traducteur, en fonction de la lecture du texte, décide du caractère essentiel de cette spécificité culturelle. Soit il la "*cantonne dans la périlangue source; et il [la] traduira par **dissimilation** en français-cible par crêpe. Soit il décide que le référent de cette spécificité américaine participe de ce dont parle le texte, qu'elle contribue à lui donner sa couleur locale, sa "saveur" ...; et alors il va la paroliser en traduisant par **transparence**, par le recours à l'emprunt pan-cake en franglais-cible*". (1998: 24).

Conclusion

L'objectif de cet article n'est pas uniquement de donner une définition traductologique à des termes empruntés à d'autres disciplines, principalement la sociologie. Loin de là, notre but est de montrer le lien intime entre trois termes-clés: l'adaptation, la réception et la sécurité culturelle. La réception est toujours fonction du succès de l'adaptation et le sentiment de sécurité dépend des deux premiers maillons de la chaîne. Le traducteur, passeur esthétique de la culture, risque de sombrer dans les chaos de l'insécurité quand il se sent incapable de traduire certaines spécificités culturelles qui résistent à la traduction du fait qu'elles sont ancrées dans une culture spécifique.

A vrai dire, la recherche d'un discours équivalent dans la langue d'arrivée est le garant de la fidélité aux deux composantes communicatives que nous avons pu repérer dans un texte: la composante esthétique et la composante informative. Le respect de ces critères et la prise en compte de la dimension culturelle des données du texte et de la notion de traduisibilité de toute production intellectuelle humaine sont censés dissiper le sentiment d'insécurité. D'autre part, le développement de l'exemple des Trois petits cochons vise un but précis et clair: mettre en relief la nécessité de l'adaptation du texte à la culture d'accueil et démontrer l'inexistence des

universaux en matière de symbolisme se prêtant à un simple transcodage. Après avoir exposé les marges de manœuvre du traducteur, nous avons évoqué le rôle que le lecteur, l'un des acteurs principaux de l'opération traduisante, a à jouer. Loin d'être passif, le dernier doit tirer du texte ce qu'il ne dit pas mais présuppose ou promet. Cette participation active du lecteur est autrement appelée par Umberto Eco « la coopération interprétative du lecteur ».

Enfin il convient de dire que la réception traductive est presque toujours tributaire de l'ouverture ou de la fermeture du récepteur de la traduction vers l'autre pays traduisant. Elle révèle la complexité de l'infrastructure socio-éducative et religieuse d'une communauté culturelle donnée et met en évidence les problèmes traductologiques qui peuvent résulter lors du passage d'un contexte culturel à un autre.

BIBLIOGRAPHIE

- Abou, Sélim (1986), *L'identité culturelle*, Paris, Editions Anthropos.
- *Dictionnaire Larousse (1996)*, Paris, Larousse.
- Dubois, Jean (1994), *Dictionnaire de linguistique et des sciences de langage*, Paris, Larousse.
- El-Qasem, Fayza (1995), «Traduction et acculturation: de la collusion à la collision», *Revue des Lettres et de Traduction*, USEK, Liban, N°1, pp. 35-44.
- Even-Zohar Itamar (1978), *Paper in Historical Poetics*, Tel Aviv, The Porter Institute for Poetics and Semiotics.
- Ladmiral, Jean-René (1998), "Le prisme interculturel de la traduction", *Palimpsestes*, N°11, Presses de la Sorbonne Nouvelle, pp. 15-30.
- *Le Coran*, traduction sémantique en langue française réalisée par Dr. Muhammed K. Daher, Beyrouth, Editions al-Biruni (première édition, 1997).
- Lederer, Marianne et Fortunato Israël (éd.) (1990), *La liberté en traduction*, Paris, Didier Érudition.
- Lessay, Franck (1998), « De la traduction philosophique au discours scientifique transculturel », *Palimpsestes*, N°11, Presses de la Sorbonne Nouvelle, pp. 53-59.
- Noujaim, Antoine (1998), «La mémoire des mots, un problème fondamental pour la traduction », *Revue des Lettres et de Traduction*, Liban, USEK, N°4, pp. 31-53.
- Sévry, Jean (1998), « Une fidélité impossible: traduire une œuvre africaine anglophone », *Palimpsestes*, N° 11, Presses de la Sorbonne-Nouvelle, pp. 135-149.
- www.webencyclo.com